



# PETIT COURRIER DES DAMES

ANNONCES



DES MODES,



## Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement { pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

A2 Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,  
N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## MODES.

LE bal qui a eu lieu chez S. A. R. MADAME, Duchesse de Berry, réunissait plus de cinq cents personnes. Le luxe, l'élégance, et le bon goût, brillaient dans les différens salons diversement décorés. La présence de Monsieur le Dauphin et Madame la Dauphine, celle LL. AA. RR. Monseigneur le Duc d'Orléans, et cinq personnes de sa

famille, furent le premier signal de l'intérêt que cette superbe fête devait offrir ; à neuf heures le Roi a honoré le bal de sa présence, Sa Majesté et LL. AA. RR. se sont retirées à minuit.

A deux heures du matin les danses ont été interrompues par un magnifique banquet, à la suite duquel les danses recommencèrent jusqu'à cinq heures ; les toilettes défraîchies, les souliers craqués, les cheveux défrisés avertirent enfin les dames que le moment de la retraite était sonné, et chacun abandonna ces splendides appartemens où une auguste et bien-aimée princesse venait encore d'imprimer un souvenir de sa grâce inaltérable, et de son aimable bienveillance.

Les parures des dames réunies à cette brillante soirée étaient des plus élégantes, et des plus variées. Presque toutes les garnitures des robes montaient jusqu'aux genoux, et la plupart des tailles descendaient jusque près des hanches ; les corsages très-découpés sur les épaules ; beaucoup de petites manchettes au bas des manches courtes ; des coiffures extraordinairement élevées ; les bouquets à la *Boursault* attachés au milieu du corsage, distinguaient toutes les dames dont la toilette comportait des fleurs, et attestaient par leur grand nombre la rapidité avec laquelle cette mode gracieuse a pris faveur cet hiver.

— Les robes en velours turc sont le superlatif du grand genre pour les soirées ; elles sont faites sans plis autour de la taille, l'épaisseur de l'étoffe ne les admettant pas. On en voit beaucoup garnies en blonde, ou par deux rangées de longues pointes bordées d'une frange faite en ganse perlée, et nuancée dans les couleurs analogues à celles de la robe. Il en est cependant encore de plus élégantes ; ce sont celles garnies de bouquets de plumes attachés par un nœud de rubans de gaze brochée ; ils sont placés à une main ou deux de distance l'un de l'autre, et doivent correspondre avec une coiffure de plumes, et souvent à un boa en marabouts.

— On a vu un béret en velours rose plein, sur lequel était jeté un long fichu de blonde qui retombait de chaque côté sur la poitrine, et figurait des barbes ; ce fichu, tourné



sur le fond de la tête du béret, était relevé du côté gauche par un bouquet d'aigrettes roses qu'il voilait à demi.

— Des chapeaux en satin vert-chou, doublés de velours noir et ornés, sous la passe, par des rubans en satin vert-chou, sont très-bien portés.

— Des bérets entièrement formés de coques de rubans s'aperçoivent dans les premières loges de nos grands théâtres; ces coques de rubans sont disposées de manière à s'entremêler avec celles des cheveux, ce qui fait une très-jolie coiffure.

— Nous avons remarqué au théâtre Italien plusieurs robes en popeline rose ou bleue garnies de fourrure noire. Nous offrirons, dans un de nos premiers numéros, le modèle d'une de ces robes, dont la forme du corsage est des plus gracieuses.

— La plupart des larges manches longues sont maintenant séparées par trois bracelets : le premier à moitié du bras, le second au-dessous du coude, et le troisième au-dessus du poignet.

— On voit maintenant beaucoup de plumes dans les coiffures en cheveux; elles remplacent, en grande partie, les jolis marabouts dont le règne décline insensiblement. On ne les emploie, cet hiver, que comme accessoires à d'autres ornemens, à moins cependant qu'ils ne soient en couleur rose ou bleue, ce qui leur permet encore de paraître sur la tête des plus scrupuleuses élégantes.

— On voit, depuis quelque tems, beaucoup d'épingles, appelées *épingles à sautoir*, parce qu'elles sont destinées à retenir les petits fichus dont les femmes entourent leur cou. Leur tête présente la forme d'un anneau ovale, dans lequel on passe les bouts du sautoir, et est ornée de turquoises, de perles, de petits rubis, etc.

— Les chaînes dont les femmes entourent leur cou augmentent tellement de volume qu'elles seront bientôt un véritable poids. On en voit dont chaque chaînon, très-épais et très-travaillé, est séparé par une étoile en or mat. Au bas de ces chaînes, on suspend quelquefois une croix massive, des anneaux à la chevalière, ou autres bijoux d'un genre gothique.

## VARIÉTÉS.

DE L'INFLUENCE DES TRAGÉDIENS ANGLAIS SUR LA  
SCÈNE FRANÇAISE.

Notre scène dramatique a déjà fait des progrès immenses depuis l'époque où le théâtre était envahi par les jeunes seigneurs à la mode, assis de chaque côté des acteurs, et où Iphigénie paraissait en vertugadin et Achille en habit à la française et en perruque poudrée ; mais il faut avouer que si la fidélité dans les costumes est mieux observée, la vérité dans l'action des comédiens manque presque entièrement, surtout dans la tragédie ; nous voyons encore tous les jours Burrhus arriver sur le bord de la scène, en face du trou du souffleur, se placer devant le public à la cinquième position, et débiter ses tirades comme s'il avait pour interlocuteur le chef d'orchestre : les personnages subalternes s'avancent jusqu'au milieu du théâtre, jettent les bras symétriquement en avant, et ressemblent plus à un écolier débitant sa leçon, qu'à un Romain parlant à son maître.

Le grand tragédien que la France a perdu avait commencé par lui-même la réforme de ces habitudes vicieuses ; il avait songé avec raison qu'il ne lui suffisait point d'avoir retrouvé les draperies antiques et les costumes des hommes qu'il devait représenter, si son geste, sa contenance, son attitude entière ne complétaient l'illusion ; mais il avait dû marcher lentement dans la route des améliorations ; il fallait familiariser le parterre à ces nouvelles manières, et son exemple n'avait pas encore eu le tems d'être suivi par les autres comédiens. Sa perte, irréparable sous tant de rapports, menaçait d'arrêter la révolution pacifique qu'il avait entreprise, lorsque les comédiens anglais sont venus nous donner leurs représentations, et offrir au public étonné le spectacle d'habitudes théâtrales plus vraies que les nôtres, et auxquelles il ne manque, pour être excellentes, que les corrections légères que nous dictera notre bon goût et notre amour des convenances.

On a vu, pour la première fois, des confidens qui semblaient écouter, des figurans qui avaient une figure et une attitude, et, dans l'aspect général de la scène, un ensemble





*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N.º 5. près le passage de l'Opéra.  
 Robe de velours ornée de plumes, Des magasins de M. Burfy Rue de Richelieu N.º 89.  
 Coiffure Exécutée par M. Nardin, Coiffeur Ordre Des Pesses d'Angleterre,  
 Boa en marabouts de chez M. Notre Rue du Caire N.º 7. Evantail en plumes.



qui occupait l'attention et favorisait l'illusion. On a pu s'étonner de voir Hamlet laisser tomber son bras sur ses talons, Gloucester retrousser ses manches et montrer ses bras nus, Lëar jeter son chapeau en l'air; mais si la situation exige ces hardiesses, pourquoi les blâmer, et si l'on peut les éviter, qui nous forcerait à les adopter? Dans tous les cas, les Anglais nous ont donné l'idée d'une action scénique vraie, animée et pittoresque.

Quant au débit, la différence entre les deux genres a été encore plus frappante; quelle monotonie appesantit souvent notre déclamation; quel chant accentué dans la manière de certaines actrices; combien aussi, il faut le reconnaître, notre système des vers hexamètres, marchant par couples et suspendus périodiquement après six syllabes, rend la variété difficile et le naturel rare! C'est merveille de voir les Anglais dire la tragédie sans affectation, approprier une intonation simple aux situations communes, et parler enfin sur la scène comme on fait dans le monde! n'est-il pas étrange qu'on en soit venu à trouver le naturel extraordinaire, et qu'il y ait du mérite à n'être pas hors de toutes les habitudes sociales? Chez nous, la déclamation tragique a presque toujours été fautive: Baron chantait; plus tard, Grétry prétendait noter des rôles de tragédie comme des airs d'opéra-comique, et, de nos jours, quiconque veut débiter une tirade tragique, s'évertue à faire la grosse voix, à pousser des sons gutturaux, et à faire retentir la finale de chaque vers. Il y a une déclamation pour la tragédie, et le même vers, entre les mêmes personnages, dans la même situation, sera débité de diverses manières, selon que l'ouvrage où il se trouve sera qualifié de drame, de tragédie ou de comédie.

Ajoutez enfin que notre susceptibilité repousse toute action véritable des acteurs: un homme mourant se jette doucement dans un fauteuil ou se sauve dans la coulisse; un coup de poignard est donné avec grâce et mollesse; un insensé se permettra tout au plus d'avoir les yeux hagards et le poil hérissé; il se gardera toujours de ces mouvemens vifs, passionnés, turbulens, pour ainsi dire, qui trahissent l'absence de la raison et l'oubli de toutes les conventions du monde. Ici encore, les Anglais

vont peut-être un peu loin; mais qui n'a admiré les admirables et énergiques pantomimes de miss Smithson, et quelle rivale pouvons-nous lui opposer?

La troupe anglaise, réunie en ce moment à Paris, ne se compose point d'acteurs fort distingués : la majorité de ses artistes occupe un rang peu élevé en Angleterre; mais ils peuvent nous donner une idée de ce que sont les premiers comédiens, et, malgré leur médiocrité, ils peuvent exercer sur nous une heureuse influence. Nous étions bien chatoilleux sur les convenances avant de les avoir vus; rien n'égalait la susceptibilité de notre parterre; il faut espérer qu'il sera devenu un peu plus tolérant : une heureuse alliance peut s'opérer; conservons la dignité de nos formes, la décence de notre scène, mais permettons aux Anglais de nous donner un peu de leur vérité : c'est par la vérité que vivent et se soutiennent les arts, et nous les aimons trop pour leur refuser ce gage de perpétuité et d'illustration.

---

#### EFFETS DES BONBONS.

Je ne sais quel est le plus sage, de penser qu'après la peine vient le plaisir, ou qu'après le plaisir vient la peine? En laissant à d'autres le soin de définir ce problème, je ne puis cependant m'empêcher d'offrir pour exemple l'effet douloureux qu'ont produit les bonbons sur les plus jolies bouches du monde. Ici je vois un visage de quinze ans enveloppé dans des coiffes de mousseline qui n'ont paru inventées que pour cacher les rides d'une octogénaire. Là, une jeune femme se lamente en écrivant son refus pour une fête charmante à laquelle un mal de dents la contraint de ne pas paraître; une autre renvoie sa modiste avec humeur, et s'en prend au chapeau de ce que sa figure, contractée par la douleur, lui paraît moins gracieuse. La coquette Élise ferme son boudoir à ses adorateurs, dans la crainte que l'on n'attribue à une dent cassée les douleurs aiguës dont elle paie les friandises qu'elle a mangées. Moins prudentes qu'elle, Hermance et Zoé fanent leurs lèvres de corail par l'approche de mille drogues inventées par le charlatanisme, mais dont la véritable puissance n'est que de transformer



la douleur en une autre. Enfin, jusqu'à la petite fille qui n'a pas encore toutes ses dents, jusqu'à la vieille douairière qui ne les a pas encore toutes perdues, j'entends crier de tous côtés : Aye ! aye ! les maudits bonbons ! Pourquoi tant de mal pour un moment de plaisir ! ! !

Sans doute la philosophie trouverait ici le texte de plus d'un beau discours ; mais le bon La Fontaine, par son enfant et son maître d'école, nous apprend bien mieux la conduite qui nous convient, et, sacrifiant l'intérêt de la morale à celui de l'humanité, rappelons bien vite à toutes ces martyres des bonbons de la nouvelle année, que la fin de leurs maux est au fond de ces petites fioles, devenues européennes, et dont la propriété, vérifiée par d'innombrables expériences, calme les souffrances les plus aiguës, ramène le repos, la tranquillité, et fait élever, de tous côtés, des témoignages de reconnaissance en faveur de M<sup>r</sup> Roux, inventeur du *Baume du Paraguay*, dont le dépôt se trouve à la pharmacie de MM. Roux et Chaix, rue Montmartre, n<sup>o</sup> 145, à Paris.

#### MÉLANGES.

— M<sup>lle</sup> Sontag a décidément éclipsé Miss Smithson. Quelques rares admirateurs du tragique franchissent seuls la Seine pour entendre les accens si vrais, si touchans de Juliette et d'Ophélie ; mais c'est à peine si le reste se souvient qu'il y a encore des acteurs anglais à Paris ; il n'y a plus d'enthousiasme et de foule que pour *la Dona del Lago*. La jeune et jolie virtuose enlève des suffrages universels, comme actrice et cantatrice, dans le rôle d'Eléna. Sa grâce et sa beauté sont irrésistibles sous le costume écossais.

— Les théâtres n'ont donné aucune nouveauté qui vaille la peine d'être nommée, dans la première quinzaine de janvier.

— Il n'est pas un pays où la fureur des paris soit portée plus loin que chez nos voisins d'outre-mer. On se souvient que le fameux capitaine Barclay parcourut l'Angleterre, il y a peu d'années, en troubadour de rue et de campagne ; il avait parié exister six mois sans autre ressource que celle qu'il retirerait de son nouveau métier, et de rapporter une centaine de livres sterling : le pari était considérable ; il le gagna. On annonce qu'un autre amateur, moins célèbre mais non moins original, amuse en ce moment les badauds



de Londres, en leur chantant des romances de carrefour et des ballades de foire; il doit, pendant une année, parcourir ainsi, en équipage de tréteaux, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, sans cesser de chanter (ou de déchanter); l'année suivante, il renouvellera son pèlerinage, en prenant l'habit de mendiant et tendant la main aux passans; enfin il devra, pendant une troisième année, subsister en vendant des allumettes: cette triple tâche achevée, il touchera 2,000 livres sterling.

#### AGE DES SOUVERAINS DE L'EUROPE.

	Ans.	Mois.
Antoine Clément ( <i>Saxe</i> ).....	72	»
Charles X ( <i>France</i> ).....	70	3
Léon XII ( <i>Etats Romains</i> ).....	67	5
Georges IV ( <i>Angleterre</i> ).....	65	5
Charles-Jean ( <i>Suède</i> ).....	63	11
Charles-Félix ( <i>Sardaigne</i> ).....	62	9
Frédéric IV ( <i>Danemarck</i> ).....	60	»
François Ier ( <i>Autriche</i> ).....	59	11
Frédéric-Guillaume ( <i>Prusse</i> ).....	57	5
Guillaume-Frédéric ( <i>Pays-Bas</i> ).....	55	5
François ( <i>Deux Siciles</i> ).....	50	5
Guillaume ( <i>Wurtemberg</i> ).....	46	3
Mahmoud II ( <i>Turquie</i> ).....	43	5
Ferdinand VII ( <i>Espagne</i> ).....	43	3
Louis Ier ( <i>Bavière</i> ).....	41	4
Nicolas ( <i>Russie</i> ).....	31	6
Pierre ( <i>Bresil</i> ).....	29	3
Maria ( <i>Portugal</i> ).....	10	5

#### ANNONCE.

On désire vendre, pour cause précipitée de départ, un cachemire blanc très-beau, à galerie riche, qui n'a pas encore été mis. Il a coûté 2,700 fr., on le donnera pour 1,200. S'adresser Vieille-Rue-du-Temple, n° 122, au portier.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.  
A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 526.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais.